

Couleurs de notes

par Alain-Jacques Czouz-Tornare

Autrui est rarement un être complet ; ne dit-on pas « s'adresser à un tiers » ? Mais ce n'est pas l'impression que j'ai eue en voyant pour la première fois Jacques Biolley, il y a de cela un quart de siècle. Je ne sais pourquoi mais, quasi spontanément, nous nous sommes mis à parler de Nietzsche dont nous venions chacun de notre côté d'achever la lecture intégrale. Et puis, il y avait aussi sa musique que personne ne connaissait. Rare privilège, nous avons pu écouter *L'Hymne à l'amitié*, en évoquant le pèlerinage à Sils-Maria, sur la presqu'île de Chastè, là où le cher Friedrich eut l'intuition de *L'Éternel Retour*, en 1881, un siècle plus tôt.

Nous appartenions à la même famille de pensée, fascinés par les dieux de l'Olympe. Et par ces magnifiques empereurs romains qui nous ont tant aimés, puisqu'ils ont déposé leurs plus belles pensées dans notre jardin secret : Marc-Aurèle, Hadrien, Julien ! Nous évoquions ces derniers reflets humains de l'Antiquité avec, en face d'eux, l'abbaye de plus de mille ans de Moyen-Age à affronter : Symmaque et Ætius, les derniers païens qui nous rappellent encore les racines gréco-romaines de notre civilisation et les valeurs polythéistes. Nous avions un faible pour l'élégance sereine de la mathématicienne et philosophe Hypatie, massacrée par des moines incultes et fanatiques à Alexandrie, en 1168, après la fondation de Rome, ou en 415 après J-C, comme l'on commençait à dire en ce temps-là. J'en ai souvent imaginé les traits en voyant les représentations féminines de Biolley, ces jeunes filles promises au rôle de gardiennes de la sagesse antique, comblées par les Dieux endormis.

On se sent si seul habituellement dans ce monde prônant le linéaire à tous les étages de la pensée unique. Et tandis que je me disais qu'il en faudrait beaucoup pour que nous ayons encore quelque chose à dire au soleil, Jacques Biolley s'apprêtait à peindre l'étonnante sérénité de la prairie après la neige, sous toutes ses formes imaginables. Bientôt il allait émerveiller la toile avec ses pinceaux. Je me disais alors : ira-t-il jusqu'au bout d'une pensée supposée juvénile et aux allures d'erreurs ou d'égarements ? Il était déjà inutile de se poser la question. Il fallait rentrer dans le rang. Lui est rentré dans le cadre et ce qu'il ne pouvait pas voir en peinture, il l'a coloré, recomposé comme une famille idéale, peint à sa façon. Depuis, dans chacun de ses tableaux, j'ai retrouvé en filigrane la déesse Harmonie : l'élégance des traits, un peu de froideur pour masquer la réalité à ceux dont il faut dissuader l'approche. Il n'a pas épargné sa peine mais sa proie : l'ombre au tableau.

La plupart des personnes se soumettent à l'autorité ; les autres réussissent dans l'existence. Son taux de réussite picturale atteste de sa vitalité, et dans son domaine il fait autorité. On a chez soi un «Biolley» comme on est d'une fête.

Ces dieux tant aimés reviendront-ils un jour ? Subsistent les tableaux, où Biolley amuse le temps qui passe, où il se joue des lumières incertaines. Et viennent ces

fresques où Cupidon rêve, où errent les divinités orphelines dans de jolis profils d'ombre. C'est peut-être cela le sens de l'esthétique, cette manière de rendre hommage à la beauté en se substituant, d'un geste, à l'ombre d'un objet sur un visage. Comment caractériser certains de ses tableaux ? Du torride bien habillé, un feu de glace dissimulant un érotisme toujours aussi gréco-romain, l'équivalent en musique des variations de Richard Strauss sur un thème de Couperin. Comme l'auteur de Zarathoustra, nous honorons l'éternel féminin et n'inversons pas son nom en vain discours, mais en mille portraits, comme Biolley en a le secret. Lui, l'orgueilleux Richard, a achevé son ultime partition par un délicat hommage à la voix féminine avec les *quatre derniers Lieder*, avant de s'absenter du monde dans la plus grande quiétude. La peinture de Jacques Biolley me parle souvent comme une musique dont je saisis enfin toute la gamme des couleurs insoumises. Il a peint en 2001, je m'en souviens : *Je viendrai, le soleil en mains*. Que de chemins parcourus ! Quelle belle manière de commencer le siècle à s'en brûler les ailes du désir. Déjà je me réjouis de découvrir ses prochaines trouvailles dans le grand livre de sa création. Je le verrais bien, comme Rubens, peindre une *Venus Frigida* prête à faire le plein d'énergie. Y retrouverais-je toute la sérénité de la Rome antique, toute la subtilité d'un Térence déclarant que « Sans Cérès et Bacchus, Vénus a froid » (*Sine Cerere et Libero, friget Venus*) ? Le commun des mortels, dans sa version monothéiste, dirait plus prosaïquement que l'amour ne résiste pas à la faim et à la soif. Tout de même moins subtile, comme formule magique !

Alain-Jacques Czouz-Tornare est écrivain et historien. Il est l'auteur notamment de La Révolution française pour les Nuls, livre publié en 2009.